

Her answers are interesting. An analysis of fifty-three expeditions which secured the release of some 15,500 Spanish captives reveal that the majority were seized on coastal raids and were humble folk. A large number, for example, were fishermen. The number captured along the Atlantic coasts of Spain, including Galicia, and from the Indies fleet provide further confirmation of how widespread the depredations perpetrated by Muslim corsairs were. Friedman maintains that the North Africans regarded human captives "as the most valuable type of corsair booty" (p. 55) both for their labour value as slaves and their cash value in the form of ransom payments. The exact equation, of course, varied from person to person. High-ranking Spaniards who could fetch a high price were held mainly for ransom; on the other hand, skilled artisans, especially shipbuilders, were not released for any price. In treating their captives, the North Africans were not, according to Friedman, "uncommonly cruel, but adhered to the standards of the age" (p. 76) which, admittedly, tended toward brutality. But the Christians whose ill-fortune landed them in Muslim society were allowed to practice their religion and even to hold processions. In addition, the Redemptionists were permitted to provide them with pastoral and medical care. Finally, redemption was "big business" (p. 105). It involved massive campaigns for the raising of funds, heroic expeditions (or so the redemptionists described them) and arduous negotiations.

As interesting as these conclusions are, the book fits the mould of a narrowly conceived monograph. The overall impact of North African privateering on Spain and the Spanish economy is examined in a most cursory and sketchy manner leaving the reader to conclude that, despite the author's statements to the contrary, the capturing of Spaniards was not a major concern. Likewise, the importance of corsairing to the North African economy remains undeveloped. Friedman performs better when describing the conditions of life experienced by captive Spaniards, but for every point she makes she offers only a few examples, usually in the form of extended vignettes, which are often centuries apart. The treatment is therefore highly impressionistic and gives the subject an unreal timelessness that fails to satisfy the historian's curiosity concerning the dynamics of the situation described. It stands to Friedman's credit that she has attempted nothing more than her sources allow: one only wishes that she had cast her net more widely and made a little from a lot rather than the contrary.

Charles J. JAGO  
McMaster University

\* \* \*

JEAN-PIERRE BARDET — *Rouen aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Les mutations d'un espace social.* Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1983, 2 vol. 421 et 197 p.

En 1979, Jean-Pierre Bardet avait livré l'essentiel des connaissances acquises sur Rouen aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles dans deux solides chapitres de l'*Histoire de Rouen*, publiée chez Privat à Toulouse. Cette synthèse rapide, vigoureuse et néanmoins très sélective s'adressait à un large public selon les paramètres de l'excellente collection « Univers de la France et des pays francophones ». Le lecteur plus pressé de prendre une mesure globale s'y reportera efficacement.

Le livre dont il s'agit ici de rendre compte a une autre dimension et il s'adresse à un public, certes aussi large, mais plus spécifique, d'universitaires surtout. Il intéressera, et passionnera même, les étudiants, les professeurs, les chercheurs de nombreuses disciplines : histoire bien sûr, mais aussi géographie, démographie, urbanisme, économie... Ce livre est l'aboutissement d'un long cheminement dans le cadre d'un doctorat d'État mené sous la direction de Pierre Chaunu qui, lui-même, rend compte du livre dans une préface justement admirative : « la meilleure approche à ce jour du phénomène urbain, à l'ère pré-industrielle » (p. 13), préface qu'il conclut par cette prophétie : « Un demi-siècle après la naissance de

la nouvelle histoire, regardez bien, vous venez de lire l'acte de baptême de la nouvelle science humaine » (p. 16). Lecture faite, j'abonde pleinement dans le sens de P. Chaunu; ce livre appartient effectivement « à l'histoire de l'histoire et des sciences humaines » (p. 13).

C'est à une « visite de la vieille capitale normande » (p. 375) que nous convie Jean-Pierre Bardet qui se fait au cours de ces pages guide méticuleux et érudit. Rouen est mise en images, en chiffres, en courbes et en mots, sur le mode de la micro-analyse et de l'histoire sérielle.

Orchestrant son investigation autour du concept d'espace social, Bardet, véritable archéologue de l'épaisseur humaine urbaine, révèle la multiplicité et la complexité des mutations cachées. C'est d'ailleurs un de ses grands mérites que d'avoir réussi à percer l'apparente immuabilité de la ville archaïque prise globalement. Dans ce Rouen de la pérennité, que de changements entre 1600 et 1800! Le talent de l'investigateur est grand, sa patience sans borne et sa méfiance constante : tout n'est qu'indice. Le chercheur reste modeste devant son impressionnante moisson de résultats, se gardant bien de les sacrifier; il n'a pas le triomphe facile!

D'entrée de jeu, Bardet annonce ses choix après avoir renoncé à prendre la mesure des sources disponibles, « masses inabordables et effrayantes ». La période 1670-1789 riche en archives sérielles de qualité occupe l'essentiel de la démonstration. La description minutieuse de la société et de sa quotidienneté est laissée de côté « de plein gré »; l'approche explicative, favorisant une connaissance compréhensive, est ici systématiquement adoptée. L'étude tient en entier sur l'exploitation statistique des sources fiscales et des registres paroissiaux et sur l'analyse « au peigne fin » des délibérations hospitalières et municipales, du chartrier de la ville, des correspondances administratives, des rapports des inspecteurs des manufactures, des manuscrits et mémoires descriptifs. Une règle est adoptée : fuir la subjectivité le plus possible, favoriser l'objectivité en faisant porter le poids des mots sur celui du nombre. L'argumentation est ainsi émaillée de pas moins de 252 tableaux statistiques dans le texte et de 153 autres dans le deuxième volume qui illustre et renforce en tout temps le propos. Tout est pesé et compté; les résultats les plus sûrs sont eux-mêmes suspectés, contrôlés, confirmés sous de multiples facettes au fil des pages et des chapitres. La sécurité méthodologique et technique atteinte définit même le caractère fondamental de l'étude. L'exigence de garantie statistique, représentative, qui anime l'auteur est telle que rares sont les études antérieures, rouennaises ou autres, qui peuvent répondre à ses critères et être valablement utilisées. Bardet définit des standards de critique historique élevés au niveau du scrupule; c'est à ce prix qu'il consent à qualifier une étude de « sérieuse » et d'« utilisable ». C'est dire aussi que le livre insiste sur la gestation d'équations sophistiquées, sur la recherche assidue de correctifs au besoin, à telle enseigne que l'étude revêt au plan méthodologique une valeur pédagogique sans doute jamais atteinte dans le cadre des monographies d'histoire urbaine.

Abordant la ville comme objet et sujet, Bardet procède au difficile « décodage de l'urbanisation ». Dans l'espace social resserré de Rouen fourmille l'immensité humaine; dès le premier chapitre l'intense lien espace-vie est solidement établi. La ville aux <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles connaît une longue stagnation; sa population croît lentement : 60 000 habitants vers 1700, 80 000 vers 1800 et 100 000 vers 1850. Cette population est d'ailleurs en vieillissement progressif par suite de la fulgurante montée de la contraception : « de 1690 à 1800, l'indice de fécondité chute de 40% » (p. 48). Cette léthargie démographique fait passer Rouen du deuxième au cinquième rang des villes de France, venant en 1801 après Paris, Bordeaux, Lyon et Marseille.

Si les visiteurs et les auteurs des <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles louangent la ville, « fleur des bonnes villes » (p. 54), le ton change au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. « Le siècle du goût » refuse « la spontanéité médiévale », « la barbarie des Goths » (p. 55). On dénonce la puanteur de ses quartiers, l'étroitesse de ses rues, la tristesse du gris de ses maisons de bois. Ces mêmes maisons médiévales soulèveront pourtant au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle l'enthousiasme des romantiques qui, loin d'être offusqués du désordre du vécu jugé par leurs prédécesseurs comme contraire à

la dignité urbaine, seront littéralement inspirés par leurs explorations des « bas-fonds de la cité figée ». Illustrant fort bien la mutation intervenue dans l'esprit des dessinateurs qui ont livré pas moins de 55 éditions de vues panoramiques entre 1570 et 1800 et une trentaine de plans entre 1575 et 1810, les faubourgs sont progressivement intégrés à la représentation de la ville. Tandis qu'au xvii<sup>e</sup> siècle, « la cité se veut indépendante d'une campagne qu'elle domine, un siècle plus tard, elle accepte l'idée d'une grande intimité avec elle, à l'image de sa relation économique avec les paysans-ouvriers » (p. 64). Mutation culturelle au niveau des conceptions spatiales, mais globalement plans et dessins confirment l'immobilisme de l'espace rouennais : dès « la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, Rouen avait atteint sa taille adulte » (p. 75).

Ainsi donc ville pleine depuis des siècles, Rouen connaît néanmoins sous son apparent immobilisme une perpétuelle mutation visant non pas à refaire la ville, mais bien à la maintenir, à la perpétuer; le changement est présent mais discret. Bardet le débusque dans toutes les parcelles d'espace qu'il a choisi d'investir : maisons, rues, quartiers, cimetières, fontaines, réverbères, casernes, quais, muraille... Tout cela n'est pas que pittoresque description, loin de là. Fidèle à ses choix, Bardet construit ses données quantitatives du changement qu'il cartographie systématiquement. Cette démarche s'avère très fructueuse car elle révèle progressivement une véritable hiérarchie socio-spatiale qui est l'expression même de la prise en charge de l'espace par les notables du centre et à leur profit. Les prolétaires de l'est, « ce cloaque livré à l'abandon » (p. 374), sont mis à l'écart et surveillés : à Rouen, la ségrégation est précoce et intense. La rationalisation de l'espace reste toutefois bien modeste; il s'agit en fait d'un urbanisme de marchands soucieux de joindre l'utile à l'agréable, en ménageant les moyens, si bien que la vieille cité de la spontanéité médiévale n'a pas vraiment changé de visage à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

Bardet s'acharne à scruter « l'urbanisme occulte », celui de la production du logement qui est l'objet d'une multitude d'initiatives minuscules et dispersées qui changent la ville. Rouen est une ville de locataires; ses habitants sont extrêmement mobiles. Les familles ouvrières et les travailleurs immigrés s'entassent dans les taudis. « Heureux qui jouit d'une chambre personnelle. Bien souvent toute une famille doit se contenter d'une pièce. Parfois même des étrangers viennent partager l'intimité d'un ménage », « tandis que les bourgeois, grands et petits, tiennent une maison individuelle » (p. 173). Le centre constitue un noyau très recherché où les prix locatifs sont élevés, hors de portée des prolétaires refoulés à la médiocre périphérie orientale.

À Rouen, la pierre est rare; la presque totalité des 12 000 maisons sont en bois et en plâtre. Petites et basses, elles sont structurellement édifiées pour abriter une seule famille. En dehors des occupants de la centaine d'hôtels particuliers, « personne n'est au large à Rouen ». Pourtant, « ville au cent clochers » (p. 88), l'Église mobilise 20% du sol rouennais.

La lenteur du développement urbain et l'accumulation des archaïsmes incitent l'auteur à identifier les « freins et moteurs de l'urbanisation »; il y consacre le chapitre IV, sorte de « synthèse de l'acquis » où, notamment, l'oeuvre de Pierre Dardel est largement mise à contribution (surtout *Commerce, industrie et navigation à Rouen et au Havre au xviii<sup>e</sup> siècle*, 1966). La ville ne se spécialise vraiment qu'au plan de l'organisation de la production et de sa commercialisation. Elle domine ses faubourgs et ses villes satellites; les riches négociants contrôlent tout de la manufacture au port qui est au centre de la prospérité rouennaise. La structure proto-industrielle provoque toutefois une désindustrialisation de la grande ville au profit de la banlieue et de ses paysans-ouvriers qui participent intensément à la « révolution du vêtement », au triomphe de la « siamoise » (toile de coton et soie, puis de coton et lin) et de l'« indienne », cette toile peinte qui plaît tant aux élégantes. « À la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, Rouen hésite encore entre sa vocation ancienne et la nouvelle, entre la proto-industrie et l'industrie. Une ambiguïté qui va durer. » (p. 207) L'activité manufacturière et commerciale, impliquant les populations citadines et rurales, favorise depuis longtemps en Haute-Normandie une forte mobilité qu'analyse en détail J.-P. Bardet. Il établit très nettement que, « si la ville est indiscutablement un mouvoir, elle se définit aussi comme une passoire, une synthèse

d'états instables. » (p. 217) En fait, au XVIII<sup>e</sup> siècle, « au moins la moitié des citadins sont nés en dehors de la ville, un tiers des Rouennais la quittent » (p. 217).

Ce jeu des migrations complique certes, mais n'empêche pas une étude des groupes sociaux. Au-delà de la légion des groupuscules et de l'éparpillement des statuts, Bardet les rassemble en cinq grandes strates grâce à l'analyse socio-économique. Ces strates sont : les ouvriers, les artisans, les boutiquiers et employés (assemblage hétérogène), les petits notables et les notables. Elles constituent d'ailleurs autant de « cercles nuptiaux » dans une tendance générale à l'homogamie. Cette fermeture des milieux est aussi confirmée par la continuité familiale de père en fils : « dans la très grande majorité des cas, l'hérédité [professionnelle] est absolue » (p. 235). Cette citation bloquée, corrigée toutefois par l'intégration d'immigrants dans toutes les strates de la société, se reflète et se renforce dans le strict partage de l'espace rouennais. Bardet analyse l'extraordinaire permanence des ségrégations, l'approfondissement du fossé entre riches et pauvres rendu plus visible au XVIII<sup>e</sup> siècle par l'avance culturelle que prennent les notables, très tôt complètement alphabétisés, tandis que vers 1750, près de 50% des ouvriers ne savent même pas dessiner leur nom. Frontières sociales et contrastes culturels se conjuguent dans une vive différenciation spatiale : « les nantis méprisent au fond les masses des quartiers ouvriers » (p. 250), un mépris qui n'a d'égal que la crainte que les miséreux inspirent aux aisés plus conscients de leurs intérêts de classe que les ouvriers qui contribuent à leur fortune.

Le chapitre VI, intitulé « Le changement : naissances contrôlées et amours libres », constitue l'apport le plus fondamental au progrès des connaissances sur des points discutés de la recherche historique : le couple, les attitudes des conjoints, la contraception, l'amour..., sujets que nous croyons connaître tant a été abondante la production historiographique sur ces thèmes depuis 1960, date où Philippe Ariès publiait *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Bardet rejette catégoriquement le concept de « fécondité naturelle » défini par Louis Henry; il propose plutôt, plus justement, de « réintégrer la fécondité dans l'ensemble des comportements culturels » (p. 264). Rejet aussi des « faux tournants », comme ceux de 1770 et de 1789.

Déployant tout un arsenal de techniques d'analyse, Bardet mène à bon terme une enquête fine sur les attitudes des ménages rouennais. De 1670 à 1800, effondrement de la fécondité. Il s'agit d'une contraception d'arrêt, plutôt que d'un simple espacement des naissances. Ce sont les notables qui furent les pionniers de la contraception, rattrapés et dépassés même par les boutiquiers et employés à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, tandis que les artisans et les ouvriers restent toujours plus timides dans la pratique des « funestes secrets ». Dans les strates sociales, « la contraception tend progressivement à envahir toute la vie conjugale » (p. 282). En multipliant les calculs et les investigations, Bardet parvient à mettre à jour une hiérarchie des attitudes, la différenciation sociale des comportements « qui définit le plus fortement la démographie rouennaise » (p. 286).

Quant aux motivations du déclin de la fécondité, l'historien, avec raison, reste fort prudent, débouchant modestement, après une étude minutieuse des divers indices, « sur la complexité et la perplexité » (p. 317). Il donne à observer les signes du fléchissement religieux au XVIII<sup>e</sup> siècle; mais plutôt que de croire à une crise spirituelle, le chercheur y voit davantage « la victoire de l'individualisme », aussi bien en matière de contraception que de divorces, un changement des idéaux. « Ce n'est pas très satisfaisant, mais pourrions-nous un jour confier à l'ordinateur les paramètres sûrs du basculement des comportements ? » (p. 318).

À suivre l'investigation souvent indiscreète de Bardet, il est manifeste que l'activité sexuelle hors mariage était des plus intenses à Rouen, surtout dans le milieu populaire... un tiers de jeunes filles enceintes hors mariage, les bâtards se multiplient. Cette montée de l'illégitimité n'est pas à mettre au compte d'une quelconque « révolution sexuelle libératrice », ni à celui de l'amour romantique d'abord connu des notables et dans des formes littéraires; chez les prolétaires, l'impunité favorise l'irresponsabilité des aventuriers. « De 1670 à 1862,

près de 65 000 enfants ont été délaissés à Rouen » (p. 331); de ce nombre, 10 à 20% provenaient de couples mariés. Il s'agit là d'un véritable « massacre des Innocents » puisque l'enfant abandonné parvenait rarement à l'âge adulte.

L'espérance de vie des Rouennais dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle se situe, à la naissance, à 28 ans : « Tout se joue avant 15 ans et surtout dans la petite enfance » (p. 373), car, à 15 ans, l'espérance de vie s'établit effectivement à 43 ans. Bardet mène une étude fort détaillée de la ponction de la vie à la naissance (enfant et mère), à la mise en nourrice, aux temps d'épidémies, de chertés, à l'âge adulte... Là se font voir les effets de l'ignorance des lois de l'asepsie et de la mauvaise hygiène urbaine. Même si l'auteur s'élève (p. 210) avec énergie contre les « dissertations mal fondées » qui reprennent trop souvent et allègrement le schéma imaginé par Moheau du « grand mouiroir urbain », son solide chapitre consacré à « la vie menacée : paroxysmes et précarité », sans verser dans le misérabilisme dénoncé, confirme la validité de la vision globale. Le grand mérite est ici de se départir du trop simpliste « entonnoir vers la mort » et de révéler la subtilité du brassage de la vie selon les stades de l'existence et les appartenances sociales : une flagrante inégalité devant la mort. Ces conditions de mortalité, jointes à l'émigration et surtout à la contraception, mènent inéluctablement à la disparition à court terme de l'espèce citadine. « À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, collectivement, les citadins ont renoncé à leur devenir. La ville se refait à chaque génération » (p. 374) grâce notamment aux prélèvements sur la population de la généralité, surtout des ruraux.

Ne rappeler que quelques résultats de cette étude, c'est aussi inmanquablement procéder en quelque sorte au nivellement des différences et à la banalisation des mots et des choses si densément et finement pesés par Jean-Pierre Bardet. Il faut lire ces deux volumes, et les voir aussi, car l'une des réussites est d'avoir relevé avec brio le défi de permettre de voir et « lire la société sur une carte » (p. 19). La cartographie est ici l'indispensable moyen de cette histoire urbaine, de cette histoire de la ville « espace dans l'espace ». L'investigation est conduite à tous les niveaux de l'espace social, un espace social éclaté et différencié par le labeur de l'auteur qui le reconstruit sans cesse dans sa signification historique, dans la longue durée. Bardet conduit au vrai une superbe micro-analyse de la mutation de l'espace social rouennais : 170 hectares d'*intra-muros*, 2 000 hectares d'*extra-muros*, 80 000 Rouennais, 37 paroisses et 2 annexes, 1 222 lanternes et 42 fontaines, des centaines de milliers d'enregistrements, près de 15 000 familles reconstituées, dont 5 889 familles complètes, des milliers de destins de maisons suivis individuellement... « un raz-de-marée documentaire » (p. 20) magnifiquement dominé.

L'étude s'ouvre assez largement à la comparaison des résultats obtenus avec ceux de Tourouvre-au-Perche, Meulan, Genève, Bordeaux, Paris et ceux concernant les villages normands, objets présentement de recherches massives. Car, comme le signalait fort judicieusement E. LeRoy Ladurie (*Magazine littéraire*, n° 164, 1980, p. 12), les travaux d'histoire urbaine conduisent assez curieusement à une sorte de ruralisation de l'historiographie urbaine. Et ce sont bien des études sur les campagnes rouennaises et normandes que Bardet appelle de ses vœux tout au long de son livre. Étudier la ville, c'est révéler le centre d'un réseau complexe d'influences et d'interactions. « Tout confirme que la ville et les campagnes s'interpénètrent dans la quotidienneté » : réseau routier, approvisionnement, mouvements migratoires, échanges proto-industriels, mise en nourrice... « Nos urbains sont bien souvent des ruraux en rupture de campagne, des stagiaires de la citoyenneté » (p. 378). Cette constatation bellement formulée porte en elle le sens des recherches à intensifier au-delà de « la vénérable muraille », vers la ville des champs.

Un urgent appel est aussi lancé à maintes reprises dans le livre (pp. 226, 237, 277-8, 379) du côté de la généalogie, « perspective fondamentale de l'histoire sociale », condition de son renouvellement et de son approfondissement. L'analyse des groupes n'a de signification que dans la durée, « une telle étude ne doit être ni rurale, ni urbaine, mais lignagère » (p. 19). À tout moment de l'investigation urbaine, des questions cruciales restent

sans réponse : les nouveaux citadins adoptaient-ils des attitudes différentes de celles de leurs parents restés ruraux ? Les étrangers parvenaient-ils à se faire admettre dans les vieilles corporations de métiers ? Si oui, comment avaient-ils acquis argent et expérience ? Depuis combien de temps les ménages néo-citadins étaient-ils installés dans la ville ? Peut-on distinguer des comportements différenciels selon que le mari ou la femme étaient natifs ou étrangers ? Bardet explicite la nécessité d'un vaste programme généalogique. Ce n'est d'ailleurs qu'une des voies de recherches renouvelées proposées par cette étude de Rouen à laquelle désormais l'on se référera absolument.

André SANFAÇON  
Université Laval

\* \* \*

ALAIN COLLOMP — *La Maison du père. Famille et village en Haute-Provence aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, Presses Universitaires de France, 1983, 342 p. (Collection « Les chemins de l'Histoire »).

Le livre d'Alain Collomp, cet « amateur éclairé » comme le désigne Emmanuel Le Roy Ladurie dans la préface qu'il donne à l'ouvrage, pourrait bien faire date dans l'histoire sociale des campagnes françaises sous l'Ancien Régime. Par sa méthode et son approche, par les résultats de ses analyses de la famille et du pouvoir au village, Alain Collomp, cet « honnête homme » (Le Roy Ladurie) de province, médecin de surcroît, dans la plus authentique tradition de l'érudition dite locale, nous offre d'emblée un ouvrage de première qualité. Les habitués de l'École des Hautes Études et de la revue des *Annales* n'en seront d'ailleurs pas surpris puisque l'auteur fréquente ces cercles depuis plus de dix ans avec assiduité et il nous montre qu'au-delà de bien des modes il sait écrire l'histoire avec une maîtrise et une simplicité qui évoquent l'art des grands fondateurs de ces lieux.

D'emblée, le livre de Collomp se place sous le signe de la sobriété. Sobriété de la présentation, qui confine au dépouillement et marque une rupture délibérée avec l'appareil érudit que le positivisme nous a légué : notes infra-paginales réduites à leur plus simple expression (moins d'une par page en moyenne), « index bibliographique » plus que sommaire (35 auteurs cités), et surtout absence totale des graphiques et tableaux statistiques que l'on eût été en droit d'attendre dans une étude fondée sur le dépouillement intégral des registres notariés du village de Saint-André-les-Alpes en Haute-Provence (environ 70 registres), et de nombreux dossiers judiciaires, seigneuriaux et ecclésiastiques relatifs à cette localité. Seuls quelques cartes et de nombreux tableaux généalogiques rompent le fil du texte. Ce choix de l'auteur, à vrai dire, ne gêne pas. Son livre est d'abord un récit, savamment construit, selon une tradition narrative de plus en plus rare chez les historiens, dans lequel l'auteur guide le lecteur à travers ses analyses et ses interprétations, sans se sentir obligé de lui proposer en guise de pièces justificatives la quasi-totalité de ses matériaux. Derrière ces choix formels, l'essentiel est que l'auteur doit maîtriser parfaitement le contenu de ses fichiers. Dans le cas qui nous intéresse ici, aucun doute là-dessus. Et le récit a tout à y gagner.

Dans son analyse de la famille et du village, Collomp se veut un disciple de Pierre Bourdieu (et de Michel de Certeau) à qui il emprunte la notion de stratégies. Stratégies d'établissement, de mariage, de pouvoir, toutes ont pour but et pour effet la reproduction et la régulation de la vie sociale. Ces stratégies sont consciemment élaborées, connues et apparemment comprises par tous, du riche marchand chef de famille à la fille du milieu modeste placée comme servante à la ville (p. 232). Pour en comprendre les objectifs et la formulation (il s'agit évidemment de pratiques) il faut partir de la notion omniprésente de maison (*domus, ostal*) à laquelle des études récentes sur la France méridionale nous ont habitués. Cette maison est d'abord un lieu physique d'habitation, un « feu », dont l'auteur